

JEAN FRANÇOIS BILLETER

Une rencontre à Pékin

IDEM • VELLE



AC • IDEM • NOLLE

ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV^e

2017

CETTE RENCONTRE a eu lieu il y a un demi-siècle. Je ne l'ai pas racontée jusqu'à ce jour parce que je ne savais pas comment m'y prendre. Je le fais maintenant pour qu'une trace subsiste d'événements qui ont tant marqué ma vie. Mes souvenirs sont lacunaires. Je n'ai rien noté à l'époque, on comprendra pourquoi, mais c'est peut-être devenu un avantage. Il faut s'être délesté d'une grande partie du passé pour que l'essentiel apparaisse.

I

APRÈS mes études de lettres, terminées à Genève en 1961, j'ai passé une année à me chercher. Je touchais à tout, à la langue et à l'écriture chinoises entre autres, parce que j'étais tombé sur un manuel. De deux choses l'une, m'ont dit mes parents : refais des études sérieuses, en quel cas nous t'aiderons ; sinon débrouille-toi pour gagner ta vie. J'ai commencé le chinois à Paris en automne 1962, aux Langues Orientales.

Peu après, j'ai écrit à Gilbert Etienne, qui venait de publier un ouvrage sur les communes populaires. J'attendais de lui un argument susceptible

de rassurer mes parents, qui étaient neuchâtelois comme lui et le connaissaient de nom : cela rimait-il à quelque chose de faire du chinois, cela menait-il quelque part ? – Je suis à Paris la semaine prochaine, m'a-t-il répondu par retour du courrier, voyons-nous au Flore. Vous ne devriez pas être à Paris, m'a-t-il tout de suite dit, mais à Pékin. J'étais très fier de me trouver à Paris et l'idée que je verrais un jour la Chine ne m'avait pas encore effleuré. Le chinois était un jeu, une façon de repousser les échéances mais, devant cette perspective nouvelle, je n'ai pas hésité. Je me suis présenté au consulat général de Chine à Genève, dans une spacieuse villa que peu de gens fréquentaient et où l'on veillait discrètement à ce que jamais deux visiteurs ne se croisent dans le vestibule. J'ai demandé en même temps une bourse à la faculté des lettres. Les Chinois ne manqueront pas de vous en offrir une, mais si vous l'acceptez, vous aurez le fil à la patte, m'avait prévenu Gilbert Etienne. J'ai vite obtenu mon visa, mais la bourse a tardé. Elle est venue à la suite d'une conversation que mon père a eue lors d'un exercice d'état-major ; il était lieutenant-colonel dans l'armée. Le lieutenant-colonel van Berchem, qui enseignait l'histoire de l'Antiquité à l'université de Genève et présidait la commission des bourses, lui a demandé s'il connaissait un certain François Billeter. – C'est mon fils. – Il nous demande une

bourse pour la Chine; est-ce sérieux? – Ça l'est, répondit mon père, ce qui a levé les appréhensions du professeur et de ses collègues. J'ai aussi reçu la bourse parce que je demandais deux cents francs par mois pour une année, cinq cents pour l'aller en train, cinq cents pour le retour. À ce prix-là, se sont dit ces messieurs, pourquoi ne pas essayer. Pendant toute la durée de mes études à Pékin, qui se sont étendues sur trois ans, j'ai pu consacrer la moitié de ces moyens à l'achat de livres. L'autre moitié représentait encore un salaire de ministre.

Dans le monde d'alors, je ne pouvais pas partir plus loin. Les communistes avaient pris le pouvoir, ils avaient fermé le pays aux étrangers, personne ne savait ce qui s'y passait, ni ce qui subsistait du passé; on parlait de famine. J'enfreignais un interdit, en Suisse l'anticommunisme était virulent, et je partais vers l'inconnu.

À Budapest, j'ai failli rater le train de Moscou parce que le chauffeur de taxi s'est trompé de gare. Le grand moment est venu à Moscou quand un autre taxi m'a déposé à la gare Yaroslav, d'où partait le Transsibérien. J'étais au comble du bonheur: c'était *En quatre-vingts jours autour du monde*, le monde était à moi, j'avais vingt-quatre ans. Après avoir roulé une semaine, j'ai connu d'autres moments mémorables. J'ai entrevu la Grande Muraille lors d'une halte dans une petite

gare; les trains devaient encore changer de sens à cet endroit. Un peu plus loin, lors d'un autre arrêt (le Transsibérien était lent), une bande de petits garçons pieds nus mangeaient assis sur l'un des rails de l'autre voie; derrière eux le village, des champs cultivés comme des jardins, de la verdure partout. Après les immensités russes et mongoles, j'entrais à nouveau dans un monde densément habité, celui de l'autre bout du continent. J'étais seul dans mon compartiment de deuxième classe, il y avait peu de voyageurs dans le wagon. Le train s'était progressivement vidé aux confins de l'Union soviétique. Une ou deux heures plus tard, j'ai soudain vu les murs de Pékin, que le train a longés lentement sur le flanc ouest de la ville avant de contourner son angle sud-ouest et d'y pénétrer encore plus lentement par son angle sud-est. C'était dans les premiers jours de septembre 1963.

Je ressens une forte émotion en retrouvant ces moments ensevelis sous tant d'autres souvenirs. Pékin a perdu ses murs et ses portes, cette capitale qui fut l'une des plus belles de l'histoire n'a plus de visage. Et nul ne peut plus imaginer ce que fut un voyage comme le mien parce que l'ère des longs voyages vers l'inconnu est close.

En descendant du train, je me suis trouvé dans une gare neuve, immense et vide. Pour fêter l'arrivée du Transsibérien, de puissants haut-parleurs diffu-

saient une musique rythmée du Xinjiang¹ – une musique turque parente de la grecque, qui m'était familière. Il y avait donc une continuité d'un bout à l'autre du vieux monde. J'étais attendu par un jeune homme en uniforme de cadre, envoyé par le bureau de l'École préparatoire pour étudiants étrangers et qui parlait un peu d'anglais. Une voiture nous a emmenés à vive allure par d'immenses avenues vides que je n'ai pas bien vues parce que je lui expliquais que j'avais fait une année de chinois à Paris et que je n'étais donc pas un débutant. Il a été décidé le lendemain, fort raisonnablement, que j'étais dispensé des trois premières semaines du cours de première année. Dans la boutique qui ouvrait quelques heures par jour, j'ai commandé une bicyclette, comme me l'avait conseillé Gilbert Etienne. C'était un luxe. Les bicyclettes étaient rationnées, comme beaucoup d'autres choses.

À la première occasion, j'ai quitté l'école, qui était située en bordure de la campagne, à mi-chemin du Palais d'été, dans la banlieue nord-ouest, et je suis parti à la découverte de Pékin. Quelle n'a pas été ma surprise de découvrir d'abord non pas une ville, mais une sorte de village aux ruelles de terre battue,

1. J'ai conservé la graphie française traditionnelle des noms propres chinois les plus connus (Mao Tsé-toung, Tchang Kai-shek, etc.) et adopté pour le reste la transcription *pinyin*. J'ajouterai en note, çà et là, quelques indications sur la prononciation des mots et noms ainsi transcrits. Xinjiang se prononce Sin-tsiang. Une fois pour toutes : le *x* se prononce *s*, le *j* se prononce *ts*.

bordées de murs de brique grise, protégées du soleil par la frondaison d'arbres plantés dans les cours – mais un village qui était une capitale séculaire : des avenues rectilignes et les grandes portes que l'on apercevait à leurs extrémités permettaient de se situer à l'intérieur du plan grandiose de l'ensemble. Des bandes d'enfants jouaient dans les ruelles, mais la vie des habitants se déroulait dans les cours, à l'abri des regards. En de rares endroits seulement s'élevaient des bâtiments modernes, à étages. La ville n'était pas encore surpeuplée, la circulation y était très réduite. Il ne reste rien aujourd'hui de cette puissante poésie de l'espace. Je me suis rendu à l'ambassade, pour signaler ma présence. Elle était à Nanheyuan, tout près du Palais impérial, dans une résidence de style traditionnel. Il paraît que ces lieux avaient été une maison de plaisir sous l'ancien régime. Je n'en ai jamais eu la confirmation.

Quand j'ai rejoint ma classe, je me suis retrouvé avec un Népalais, un Cambodgien, deux Laotiens, trois Coréens du nord, deux Somalis. L'alphabet latin, dont j'étais le seul à me servir, m'est apparu comme une étrangeté. Quand deux Albanais nous ont rejoints, plus tard, je me suis senti aussi proche d'eux que s'ils avaient été des compatriotes. Nos professeurs ne savaient pas un mot de langue étrangère. Pour toute aide, nous disposions de la traduction du vocabulaire dans nos photocopies.

Nous ne pouvions communiquer qu'en chinois. Nous avions quatre heures de cours tous les matins et de grosses leçons à apprendre l'après-midi, de sorte que nous avancions vite. Notre groupe a fait en un an le programme prévu pour deux. J'étais frustré de ne pas pouvoir m'entretenir avec mes professeurs comme je l'aurais voulu, mais cela ne m'a pas arrêté, au contraire. Ma vie était simple, réglée, coupée du monde environnant et du monde en général. Il n'y avait pas de télévision, pas de journaux étrangers, très peu d'étrangers, téléphoner en Europe était hors de question, mais cela me convenait parce que, pour la première fois, au lieu de me disperser, je me consacrais à une seule tâche, choisie par moi. Mon ignorance de ce qui se passait en Chine à ce moment-là, et des terribles événements qui s'y étaient produits peu avant mon arrivée, m'a été bénéfique. Si j'avais su le dixième de ce que j'ai appris par la suite, je n'aurais pas eu la tranquillité d'esprit nécessaire pour apprendre la langue comme je l'ai fait.

Je me suis vite rendu compte qu'une année ne suffirait pas et j'ai formé le projet d'entrer l'année suivante à la faculté des lettres de l'université de Pékin pour y poursuivre mes études. J'envisageais cela avec bonheur parce que la vie que je menais était beaucoup moins spartiate que ce que m'avait dit Jacques Pimpaneau, mon professeur

aux Langues Orientales, qui avait été étudiant à l'université de Pékin quelques années plus tôt, au moment du Grand bond en avant et de la grande famine qui en était résultée. Quand je suis arrivé à Pékin, c'était la fin du cauchemar, on mangeait à nouveau à sa faim, le régime laissait souffler quelque peu la population. La contre-offensive lancée par Mao Tsé-toung pour reconquérir le pouvoir qu'il avait perdu et qui devait mener à la Révolution culturelle en était encore à ses débuts. Grâce à Olivier Reverdin, qui était professeur de grec à l'université de Genève et l'un des fondateurs du Fonds national de la recherche scientifique, j'ai obtenu une bourse de cette institution et je suis entré à l'université de Pékin en automne 1964. Des relations diplomatiques existaient entre la Suisse et la Chine populaire depuis 1950, mais j'ai été le premier à venir y faire des études.

Ma décision d'apprendre le chinois et celle de partir pour la Chine avaient été prises par jeu, celle d'y poursuivre mes études était plus réfléchie. La suivante allait m'engager d'une tout autre façon. Quelques mois après mon arrivée, je me suis rendu à une petite réception de l'ambassade avec Jean-François Olivier, un collégien genevois qui était apparu à l'École pour étrangers un jour après moi et qui était devenu le second étudiant suisse en Chine.

Il y avait à l'ambassade quelques compatriotes de passage. Une dame âgée et corpulente, qui était assise un peu à l'écart, avait aussi l'air d'être une compatriote. Je l'ai entendue dire quelques mots à une jeune Chinoise qui se tenait discrètement près d'elle et j'ai immédiatement reconnu dans son chinois l'accent alémanique propre aux Saint-Gallois. Nous lui avons été présentés. C'était madame Olga Li, originaire de Saint-Gall en effet, qui vivait à Pékin et formait à elle seule la moitié de la colonie suisse dans la capitale. Elle ne s'entendait pas avec l'autre moitié, une certaine madame Wang, que je n'ai jamais rencontrée. L'ambassadeur ne pouvait inviter les deux en même temps. Madame Li a proposé de nous convier chez elle et nous a adressé quelque temps plus tard une invitation à une soirée dansante.

Le jour dit, nous avons trouvé la ruelle, dans le vieux Pékin, et la petite porte à laquelle nous devons frapper. Nous avons été introduits pour la première fois dans la cour d'une habitation traditionnelle, mais n'avons pas vu grand-chose parce que c'était l'hiver et qu'il faisait déjà nuit. Nous avons gravi quelques marches pour pénétrer dans la salle du bâtiment principal où nous attendaient Mme Li et une douzaine d'invités, tous Chinois sauf une employée de l'ambassade qui était une amie de Mme Li. Le cadre était vieillot, mais

cette impression était compensée par l'animation qui régnait et, je crois, la curiosité que suscitait notre arrivée. J'ai reconnu la jeune Chinoise qui accompagnait Mme Li à l'ambassade : c'était sa belle-fille, qui habitait dans le petit bâtiment situé de l'autre côté de la cour. Nous avons fait la connaissance du fils de Mme Li, qui portait un strict costume de cadre, et d'autres membres de la famille. Il y avait de vieux 78 tours et l'on s'est mis à danser sur de la musique d'avant-guerre – slow, fox-trot et autres charlestons. Mme Li était heureuse, les autres l'étaient aussi. Je me demande, en écrivant ces lignes, si ce n'était pas un retour à la vie, après les années noires qu'ils venaient de traverser. Je ne sais plus si j'ai d'abord dansé avec Mme Li, par courtoisie. Je me souviens que j'ai dansé avec sa belle-fille Yanwen et ensuite avec sa sœur cadette Xiuwen¹, dont la présence ne m'avait pas particulièrement frappé jusque-là. Elle m'a appris qu'elle habitait ailleurs et que sa sœur l'avait invitée. Elle semblait aussi surprise et heureuse que moi. Au cours de la deuxième ou troisième danse, j'ai tiré d'un petit coup ferme la belle tresse noire qui lui tombait jusque dans le bas du dos. Elle s'est arrêtée net, stupéfaite, et nous avons ri avant de reprendre la danse.

1. Yen-wen, Siou-wen.

La soirée n'a pas été longue. Nous avions nos bicyclettes, mais nous devions accompagner deux étudiantes ouïghoures qui avaient aussi été invitées et qui devaient attraper le dernier bus. L'une, la jolie rousse aux yeux gris, plaisait infiniment à Jean-François Olivier. En parcourant ensuite les rues désertes de Pékin, vers dix heures du soir, nous exultions. Est-ce que tu t'imagines? s'écriait-il. Elles apprenaient l'allemand à l'Institut des langues étrangères où enseignait Mme Li. Le lendemain, qui était jour de congé, il s'est rendu à l'Institut des minorités nationales, où elles étaient étudiantes, pour revoir la belle rousse. On lui a fait comprendre que ce n'était pas possible, il ne l'a jamais revue. Ainsi commençait notre apprentissage.

Les étudiants étrangers étaient confinés dans le monde clos de l'école et n'avaient que des relations impersonnelles avec les Chinois, principalement avec ceux qui étaient chargés de s'occuper d'eux. Ils étaient tenus dans l'ignorance des raisons de cette pratique et des conséquences que pouvait entraîner une transgression de ces règles non dites. Tout était fait pour qu'ils ne se heurtent jamais aux barrières invisibles dressées autour d'eux et n'en découvrent même pas l'existence. Mais j'avais commencé à m'y heurter dès avant la soirée chez Mme Li. Lors de l'une de mes premières équipées en ville, j'avais trouvé un petit restaurant dans le

vieux bazar de Xidan. Il y en avait si peu dans Pékin, après les vagues successives de la collectivisation, qu'il était souvent difficile d'en repérer un. Celui-là était à l'étage et plein de monde. Je me suis assis à une table carrée dont les autres côtés étaient occupés par trois messieurs mangeant des nouilles en silence. J'en ai commandé à mon tour et, quand le serveur m'a demandé si je les voulais pimentées, j'ai commis l'imprudence de dire oui. Quelques minutes plus tard, j'étais en nage, ce qui a fourni un début de conversation avec mon voisin de gauche, un homme grand qui paraissait plus disposé à me parler que les deux autres. J'avais vu, accroché au mur derrière lui, un long étui qui semblait contenir une cithare classique (*guqin*¹). Il m'a confirmé qu'il en jouait et, voyant mon intérêt, m'a invité à venir le voir chez lui. J'étais ravi mais, quand j'ai sonné à sa porte quelques jours plus tard, dans un immeuble triste, un homme, membre de sa famille ou voisin, est venu m'expliquer que la rencontre n'était pas possible. J'ai compris par la suite que, si les Chinois qui s'occupaient de nous avaient des instructions, les autres ne découvraient bien souvent les barrières invisibles qui nous séparaient d'eux que quand ils les enfreignaient par hasard, sans penser à mal. Elles avaient pour double fonction de nous

1. *Kou-ts'in*. Une fois pour toutes : le *q* se prononce *ts'*.

maintenir dans l'ignorance de la réalité chinoise et de couper les Chinois du monde extérieur.

Lors de la soirée chez Mme Li, une brèche s'est donc ouverte devant moi : n'allais-je pas pouvoir passer de l'autre côté, ou avoir au moins un aperçu de la vie qu'on y menait ? La diplomate qui m'avait reçu au consulat général de Chine à Genève pour me remettre mon visa m'avait prévenu avec le sourire, mais en termes fort nets, que dans les universités chinoises les filles et les garçons ne pouvaient avoir aucune sorte de liaison avant la fin de leurs études et que cette règle valait pour les étudiants étrangers. L'idée d'une aventure possible, malgré l'interdit, me remplissait maintenant d'un délicieux vertige et suffisait à mon bonheur.

Le lendemain, je suis retourné chez Mme Li, sous je ne sais plus quel prétexte, et ce léger vertige est devenu le début d'une aventure. Mais il faut que j'évoque d'abord un autre moment de mes premiers mois à Pékin.

Peu après le début des cours, j'avais demandé à l'un de mes professeurs comment assister à un spectacle d'opéra de Pékin. C'était pendant la pause, il m'a montré les pages du *Quotidien de Pékin* qui étaient affichées dans le couloir et m'a fait voir, imprimées en tout petits caractères, dans le pli du journal, les pièces données dans différents théâtres. Je savais à peine assez de caractères pour déchiffrer